

Johanne de Montigny

En mars 1979, un avion de Québécois s'écrasait à Québec, peu après le décollage. Bilan: 17 morts, 7 survivants. Ce n'était ni la première ni la dernière catastrophe aérienne...

par Gloria Escomel

Mais une fois les premiers émois passés, quel que soit le nombre de morts, on ne se demande plus ce que sont devenus les survivants. Johanne de Montigny, l'une des rescapées de l'accident de 1979, vient de publier un livre qui nous explique cette longue traversée. *Le Crash* est une autobiographie minutieuse de cet «après» dont on parle si peu.

«J'ai eu besoin de l'écrire pour pouvoir affronter le cauchemar : celui de l'accident lui-même, bien sûr, un énorme traumatisme, mais aussi le reste : les opérations, les traitements, la réadaptation, les expertises exigées par les assurances, qui relèvent presque du harcèlement et sont loin de faciliter cette reconstruction de vie que l'on essaye d'entreprendre. Tout le monde pense que la compensation vient automatiquement. Mais il faut qu'on sache le courage que ça prend, le soutien extérieur que ça demande – amis, parents, avocats, médecins – sans lequel on finirait par abandonner les démarches extraordinairement compliquées que l'on doit poursuivre pour obtenir une compensation des pertes encourues. Dans mon cas surtout, parce que j'étais, paraît-il, le cas le plus sérieux (13 blessures importantes, 79% d'incapacité), et aussi parce que, secrétaire d'un ministre, j'étais "sur mes heures de travail", donc assurée par la Commission de santé et sécurité au travail (CSST), et que je ne pouvais plus reprendre mon ancien poste. Je me suis souvent demandé : si je n'avais pas eu des amis pour m'épauler, pour transiger avec les avocats alors que je me soumettais à plus de 80 expertises de médecins, n'aurais-je pas abandonné en cours de route ? Car cette situation est contradictoire : d'une part, on essaye de guérir, mais on doit constamment faire la preuve que l'on est



Défi: survivre

malade pour obtenir les indemnités, toucher les assurances dont on aura besoin pour vivre désormais.»

Je la regarde, bronzée, souriante, apparemment solide. «Oui, l'apparence, bien sûr. La plupart de mes blessures sont invisibles : la fracture du bassin dont je ne suis pas complètement remise, la souffrance constante, les problèmes respiratoires surtout, la détérioration possible et l'aggravation des douleurs arthritiques... Bien sûr, je suis très heureuse de pouvoir marcher, après avoir d'abord passé deux ans en chaise roulante, ensuite, en marchette, en béquilles, avec une canne ; heureuse aussi qu'il n'y paraisse plus, bien que la souffrance soit par moments intolérable. Mais chaque médecin que je rencontrais, qui venait de consulter mon rapport médical, me jetait le même coup d'oeil sceptique en me voyant, avant de me soumettre à toutes sortes de tests, d'analyses pour se convaincre – et convaincre les assureurs, qui ne cessaient de réclamer des contre-expertises – que je souffrais vraiment d'incapacités fonctionnelles... Psychologiquement, c'est intolérable. Déjà, on se sent coupable d'avoir survécu et lorsqu'on réclame notre dû on nous traite avec suspicion.»

Parce qu'elle est particulièrement forte, Johanne a relevé ce défi, l'a gagné, s'est réorientée : elle est maintenant en psychologie, et veut se spécialiser dans un secteur particulièrement difficile, l'assistance aux survivants et aux mourants, victimes de catastrophes de ce genre.

«Parce que j'ai compris que frôler la mort de si près confine à une infinie solitude, à la panique absolue. Et dans notre société on camoufle la mort, on élude la question, alors que c'est la seule chose que nous devons tous affronter, qu'on ait le temps de s'y préparer ou non.»

Elle-même, comment l'a-t-elle vécue

lorsque, éjectée de l'avion en flammes elle s'est retrouvée au sol, au milieu des décombres, des morts et des blessés ? (C'est une image, particulièrement saisissante du récit, d'ailleurs). «Moi, j'ai ressenti surtout une sorte de délivrance, j'étais libérée de l'angoisse du vivant qui sait qu'il mourra et qui le redoute. À ce moment précis, je savais que j'avais 29 ans et que j'allais mourir là, mais je m'y abandonnais avec une sorte de bien-être.

«Par la suite, à l'hôpital, la mort était tout le temps présente, mais avec un sentiment de deuil que je n'avais pas ressenti au sol ; je souffrais énormément, j'étais plus proche de la mort que de la vie, et mes sentiments envers la mort étaient négatifs. Maintenant que j'ai retrouvé la santé, et surtout la joie de vivre, je regarde la mort avec plus de sérénité, je la connais, elle ne me fait presque plus peur, malgré que l'inconnu m'effraie encore. Quand j'ai pensé mourir, j'ai ressenti une sensation de calme que je n'avais jamais connue. Dès qu'on accepte l'idée de mourir la souffrance disparaît.

«Et c'est parce que j'ai suffisamment de joie de vivre que je veux la partager avec un mourant. C'est paradoxal, mais on oublie qu'il s'agit avant tout d'un "vivant" qui a besoin d'une présence, d'une parole ou d'un silence.»

Ce n'est pas tous les jours que l'on parle à des «ressuscités». En quittant Johanne, je me promets de relire son livre, ne serait-ce que pour m'imprégner davantage de cette envie de vivre pleinement qu'elle m'a communiquée. ✕

Le Crash, Éditions du remue-ménage, 407 pages, 15,95\$.